

Le Galepin

- ROUGE -

n°1 - 1^{er} octobre 2017

sommaire du n°1

CETTE PHOTO-CI . <i>La gare de Persan</i>	2
LE LIVRE DE CE MOIS-CI . <i>La part manquante</i> , Christian Bobin	3
UN ÉDITEUR : LA CONTRE-ALLÉE . <i>Marco Pantani a débranché la prise</i> , J.P. Josse	5
ROMANS	
. <i>En attendant Bojangles</i> , O. Bourdeault	6
. <i>Au revoir Monsieur Friant</i> , P. Claudel	6
. <i>Pierres tombales</i> , E. Puska	7
NOUVELLES	
. <i>Comment j'ai rencontré les poissons</i> , O. Pavel	8
. <i>Le vin, leçon de choses</i> , P. Veilletet	9
LE COUP DE GRIFFE DU GRINCHEUX . <i>Intimidation</i> , H. Coben	10
ROMAN GRAPHIQUE . <i>Les mains invisibles</i> , V. Tietäväinen	11
POÉSIE	
. <i>Le bourg d'Ault</i> (V. Hugo)	12
. <i>Désordre du jour</i> , H. Droguez	14
LES PETITS MÉTIERS . <i>Dans l'intérêt de l'enfant</i>	15
LE SPORT DANS TOUS SES ÉTATS . <i>Lettre ouverte à Karim Benzema</i>	17
EN VOYAGE... ... à <i>Chaminadour</i>	19
LA CHRONIQUE DU PR ^H HERNANDEZ . <i>1940: l'expiation des catholiques français</i>	22

Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet, Mario Lucas,
Hugues Moussy, Roger Wallet

Ont participé à ce numéro :

Philippe Blondeau, Aude France, Léo Demozay,
Michel Deshayes, Rémi Lehallier, Enzo Leteur,
Jérôme Prévost

www.lecalepin.fr

CETTE PHOTO-CI

La gare de Persan



La République du centre, 11.09

La première fois que nous eûmes rendez-vous, ce fut en novembre 67. Je ne sais quel prétexte j'avais trouvé auprès de ma mère pour aller à Paris. Je ne m'étais jamais rendu à Paris et il fallait une bien urgente obligation pour que j'y aille, un musée ou quelque chose du genre. Cette année-là j'avais pris mon premier poste d'instituteur et sans doute avais-je évoqué une possible sortie de fin d'année avec les élèves.

Je m'arrêtai en fait à mi-chemin, à Persan. Elle m'y rejoindrait, venant, elle, de la région parisienne. Nous nous étions rencontrés six mois plus tôt à l'occasion d'un stage à Montry (en Seine-et-Marne). Dès le premier midi j'étais tombé foudroyé par le bleu de ses yeux. Je ne l'avais plus quittée. J'avais même trouvé le moyen de lui prendre la main lors d'une activité de plein air. Et puis plus rien : je n'avais pas pensé à lui demander où elle habitait. C'est elle qui, en juillet, m'adressa une carte postale : la photo noir et blanc d'une porte de bois entrouverte. Entrouverte !

Comment avait-elle trouvé mon adresse ?

J'attendais depuis une quinzaine de minutes quand la micheline de Paris entra en gare. Je ne sais ce qui battait en moi furieusement. Des voyageurs se délivrèrent de leur billet puis un caban rouge apparut. Le sien. Elle ! Elle riait de tous ses yeux, qui étaient d'un bleu immense.

De toute ma vie, je n'ai plus jamais vu un caban de ce rouge ni des yeux d'un bleu aussi... aussi...

« Ça commence comme ça, ça commence toujours comme ça, c'est par les livres que ça commence. Les premiers livres, les premières nuits miraculées de lire, les yeux rougis, le cœur battant. On lit sous les draps, on lit sous le jour, c'est comme une résistance, une lecture clandestine, une lecture de plein vent. On lit avec ce qu'on est. On lit ce qu'on est. Lire c'est s'apprendre soi-même. » **Christian Bobin**

Édito – Et parce que la vie est, comme la littérature, une aventure sans cesse recommencée, nous avons tourné la page des **ANNÉES** après cinq ans et demi d'existence, de belles rencontres, de bouleversantes découvertes, des bouffées de bonheur. Le temps d'une histoire d'amour...

Fidèles, infidèles, fidèles: ce que nous sommes aux gens et aux mots.

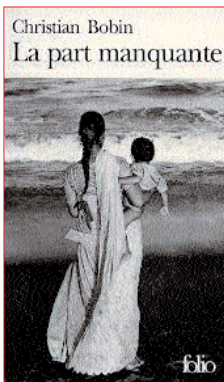
C'est pourquoi nous nous lançons, l'enthousiasme intact, dans cette nouvelle errance joyeuse à travers les

mots. Nous l'avons placée sous le signe d'Ambrogio Calepino qui, au XIV^{ème}, consacra sa vie à la rédaction de son dictionnaire et qui, surtout, nous légua l'usage de ce modeste *calepin* dans quoi, avec constance, nous notons, nous raturons, nous écrivons. L'embarcation, pour modeste qu'elle puisse paraître, est à la taille de nos rêves: sans fin.

Car nos rêves sont plus grands que nos vies.

Le Calepin ♦

LE LIVRE DE CE MOI-CI



Christian Bobin
La part manquante

Christian BOBIN

L'AMOUR PUR

Douze ans déjà depuis son premier livre quand Bobin publie *La part manquante*, en 89. Il a surtout édité chez Fata Morgana, à qui il restera fidèle, mais ce recueil de nouvelles marque son entrée chez Gallimard.

Et d'abord, de ces douze nouvelles, celle-ci, la 2^{ème}, *La baleine aux yeux verts*, dont est tirée la citation qui ouvre Le Calepin. 4300 signes, 129 phrases, 33 signes en moyenne, de quoi écrire « On est derrière la porte du livre. » ou « C'est un amour qui vient de loin. » Sept à huit mots, pas plus. La plus courte: « Elle vous attend. » Qui cela? La page du livre, la lecture. L'attente est forcément féminine.

Bobin écrit court – nombre de ses livres sont des recueils d'aphorismes, ou plutôt de très courtes évocations – et le plus souvent au présent car ce qu'il écrit est intemporel. Il profère comme des vérités éternelles. D'ailleurs (et ce sont les moments où, lecteur, je m'é-

loigne totalement de lui, voire il m'exaspère) il ne peut se défaire de la pensée de Dieu. Dans ce court texte même où il expose le rapport à la lecture et aux livres, parlant des mots qui « disent l'amour », il a cette phrase « C'est un amour qui contient Dieu, les anges et la nature immense ».

Bobin aime le lyrisme. Il peut enchaîner une noria d'images baignant dans la même envolée d'âme mais dont le sens, au mot à mot, échappe. Il n'est pas un romancier. Il serait entre la poésie et le roman.

Dans *La baleine aux yeux verts*, il lie lecture et écriture par le même émerveillement miraculé des mots: « Ce n'est pas pour devenir écrivain qu'on écrit. C'est pour rejoindre en silence cet amour qui manque à tout amour. C'est pour rejoindre le sauvage, l'écorché, le limpide. » Et c'est très exactement ce que je ressens à écrire: quelque chose de l'ordre du plus intimement vrai, du révélé; une phrase, un mot parfois peut incompréhensiblement livrer la vérité absolue, la palpitation proprement physique d'une émotion. Ce qui s'appelle la grâce...

La dernière nouvelle, *L'écrivain*, se situe sur une tout autre problématique. L'écrivain vient faire une lecture « avec quelques textes, dans un cahier d'écolier »! Modestie, simplicité, rien de clinquant. Vingt personnes tout

au plus. « *Il est là très près de l'essentiel [...] : la solitude de toute parole, l'éphémère de toute beauté* ». Les mots pourtant vont cheminer dans les âmes. Il n'en saura rien. « *Il y a très peu de différence entre mourir et écrire.* »

Je feuillette le petit recueil – 64 pages d'écriture, à peine – et, c'est le miracle de Bobin, je tombe sur ce texte où il parle de moi. Il y dit très précisément ce que je vis, ce que je ressens, ce que je fais. Ces temps-ci, ces semaines-ci. Les mots me déchirent, je voudrais les avoir écrits. Je les écrirai. Cela s'appelle *La pensée errante*.

« *Vous êtes amoureux d'une jeune femme.* »

« *Ce n'est pas à un corps que l'on fait l'amour. C'est à un visage. Ce n'est pas à un visage que l'on fait l'amour. C'est à la lumière sur ce visage.* »

« *Il n'y a rien à attendre d'une femme sinon tout, sinon cette totalité en ruine, cette incapacité de la lumière à vous atteindre un jour pour toujours, cette impossibilité d'un jour définitif, d'un amour comme une seule fois.* »

« *Vous savez qu'il n'y a pas d'autre fin. Jusqu'au dernier jour vous le pensez. Jusqu'à la fin du monde, jusqu'au prochain amour. Dans cette attente vous écrivez. Vous écrivez l'histoire de l'amour pur, l'histoire du deuil de l'amour pur. Il n'y a rien d'autre à écrire, n'est-ce pas.* »

La part manquante – Une jeune femme seule dans un hall de gare. « *Elle est seule avec, dans le tour de ses bras, un enfant de quatre ans.* » De cette contemplation, l'auteur tire la plus longue nouvelle du recueil (7 pages, 8400 signes). Elle est très significative de la construction textuelle de Bobin. Il procède par notations successives qui, d'abord fragmentaires (« *Elle est seule avec un enfant qui ne l'empêche pas d'être seule* »), se généralisent pour devenir des affirmations constitutives du personnage: les femmes sont toujours, inévitablement, seules, « *Avec l'enfant commence la solitude des femmes* ». À partir de là, il exploite les lieux communs sur l'attitude des hommes: ils partent, ils fuient, ils désertent. Et cette femme devient, l'espace d'une nouvelle, toutes les femmes. Cette façon de faire d'un personnage un archétype est ce qui permet à l'auteur d'écrire au présent: il assène des vérités prétendument génériques, de toute éternité. Il retrouve alors, souvent, l'usage du

on: « *On dirait une loi, une fatalité* ». C'est aussi pour cela qu'il n'est pas romancier car le roman requiert de singulariser les personnages. Sans doute aussi, comme tous les écrivains qui parlent de Dieu (je pense à ce de Luca qui, lui aussi, y succombe. Hélas!), la tentation du moralisme prend-elle le pas...

La fleur de l'air met à jour une autre des constantes du style de Bobin: l'usage des contraires, qui va jusqu'à l'oxymore (« *Dans ce qui est on voit ce qui manque.* ») et au paradoxe (« *Très tôt dans la vie c'est trop tard. Très tôt dans la vie c'est la fin.* »). Ce que l'on retrouve dans le titre d'un livre publié en 2015: *Noireclair*. Le titre traduit la présence sans cesse renouvelée de Ghislaine, sa morte, son amour, qu'il a magnifiée dans *La plus que vive* (oxymore s'il en est):

« *Je t'aime Ghislaine, il est hors de question de mettre cette parole à l'imparfait, les fleurs sur la tombe de Saint-Ondras, en Isère, ont fané une semaine après l'enterrement, je t'aime, cette parole reste vive et le temps de la dire couvre le temps entier d'une vie, pas plus, pas moins.* »

Tel est Christian Bobin. Un écrivain à part dans le paysage littéraire. Il conclut ce recueil par une phrase terrible:

« *Écrire c'est par instants se retourner, et voir l'éclair de la hache haut levée, d'un seul coup la fin de l'énigme.* »

Il dit *écrire* mais n'est-ce pas tout simplement vivre?

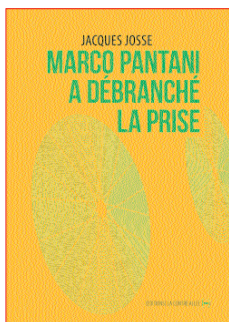
Roger Wallet ♦

La part manquante, Christian Bobin, Folio



Cette année, mois après mois, nous suivrons l'actualité d'une petite maison d'édition, LA CONTRE ALLÉE, implantée à Lille. Nous essaierons de comprendre sa

ligne éditoriale, d'explorer ses ambitions littéraires et d'analyser sa stratégie d'ancrage régional. Ceci en toute indépendance : nous achetons les ouvrages.



JACQUES JOSSE

VIE ET MORT D'UN CYCLISTE

C'est par ce livre que j'ai découvert La Contre Allée – il me fut offert en des jours de Tour de France. Sa belle allure frappe d'emblée : élégance de la couture et des rabats de couverture, soin de l'encre (parfait), beauté de la typo (composée en Minion pro), tenue du papier (un bouffant 80 g). L'objet est de ceux que l'on gardera précieusement dans sa bibliothèque.

L'auteur serait (wikipédia) venu à la poésie par la lecture de Ginsberg, Corso et la Beat generation. On voit bien ce qui a pu l'attirer dans la trajectoire flamboyante du cycliste italien : cette manière de se brûler très vite les ailes après avoir réalisé des choses qu'il fut seul à faire, se hissant de son vivant dans la légende des *forçats de la route* (le mot est d'Albert Londres) avant de mourir d'une overdose, à trente-quatre ans, dans une chambre d'hôtel de Rimini.

Quatre-vingt-dix-huit très courts chapitres. Forcément! 1998 : son année phare, son année lumineuse, Giro et Tour de France! Avant lui, ils n'étaient que trois à avoir réussi l'exploit : Fausto Coppi en 52, Jacques Anquetil en 64, Eddy Merckx en 70, c'est dire dans quelle famille il entre. Le ch.1 est révélateur du climat et du style de ce livre. «*Morano, province de Bolzano, 4 juin 1994. Le ciel passe du bleu azur au bleu marine. Un vent léger, presque chaud, venu de l'Adriatique, s'engouffre sous les arcades de la vieille ville et dans les ruelles attenantes. La réverbération du soleil couchant sur les parois rocheuses et les sommets dentelés des Dolomites donne aux monts pâles qui font face à l'hôtel une coloration rose. Au bar, trois hommes finissent leur Campari. L'équipe cycliste Carrera est réunie dans la salle d'à côté. Leur journée terminée, les coureurs prennent*

plaisir à se retrouver ensemble au restaurant, dans la douceur de la station thermale où Marco a signé, en fin d'après-midi, sa première victoire d'étape sur le Giro d'Italie. » Délicatesse, petites touches, comme si le héros composait lui-même ses paysages.

Pas un héros justement : l'auteur ne tisse pas sa légende. Bien sûr il sait trouver les mots, et alors le surnom lui vient sous la plume, il Diablito et, quand il portera son bandana, il Piratta. Mais il ne s'enflamme pas, le mot est juste, précis, technique. Le Tour 94 : propulsé leader par l'abandon de Chiappucci, la 17^{ème} étape le jette d'abord à terre, le blesse, avant de le voir, endurci au mal, grappiller les secondes et finir «*le coup de pédale limpide, les mains en bas du guidon, dodelinant de la tête, [se battant] avec fougue*». Troisième du général à Paris. Il chute souvent, ou une voiture le renverse (mai 95). Il se rase la tête et le voici devenu il Elefantino. Schéma de course : beaucoup de temps perdu en plaine, mais la montagne : «*il sprinte dans les pourcentages les plus élevés. Personne ne peut le suivre.* » Et vient 98. Trop ému à la fin du Giro, il tourne le dos au micro. Le Tour : victoire d'anthologie, avec échappée dans le Galibier et cavalcade solitaire sur 50 km. Charly Gaul le félicite.

99, présomption d'EPO, il se terre, le vieux Bartali l'absout. Il sera blanchi mais c'en est trop. 14 février 2004 : son corps «*sans vie dans la chambre B5 de l'hôtel-résidence Les Roses à Rimini.* » «*Non mais vraiment, qu'est-ce qu'il t'a pris d'aller mourir à Rimini? J'espère que tu n'as pas raté le Paradis*» chante Didier Wampas.

Aude France ◆

Pantani a débranché la prise, Jacques Josse, La Contre Allée, 128p., 2015,



OLIVIER BOURDEAUT
EN ATTENDANT BOJANGLESOLIVIER
BOURDEAUTLA VIE
EST UNE DANSE

« Premier roman » s'affiche comme un appel à la découverte, un Venez découvrir avec nous... de l'éditeur.

Bref, un argument de vente censé inciter tout autant à une certaine indulgence. Il y a évidemment des prix Premier roman et même un Goncourt spécial (« *Marx et la poupée* » de Maryam Madjidi, le dernier), signe de la prémonition de Guy Debord, « *La société du spectacle* », qui inspira les Situationnistes en 68.

« *En attendant Bojangles* », d'Olivier Bourdeaut, est écrit à la première personne. Il est l'antithèse, premier roman pour premier roman, de « *L'été des charognes* » de Simon Johannin; autant celui-ci est noir, autant celui-là est lumineux. Tous deux vont très loin à imaginer d'in vraisemblables situations. Je disais « première personne », sauf que le narrateur – un enfant disons dans la dizaine, fin de primaire (personnage plutôt bien tenu par l'auteur dans la vérité de ses réactions, propos et réflexions) – intercale des passages sensément écrits par le père (romancier), qui éclairent la filiation stylistique et l'étrange folie régnant dans cette famille. L'animal familier, Mademoiselle Superfétatoire, est une grue de Numidie (il existe en effet une Demoiselle de Numidie parmi les gruidées) qui « *promène en ondulant son long cou noir, ses houppettes blanches et ses yeux rouge violent* ». Et la mère? La famille tourne autour d'elle, au propre comme au figuré car « *les parents dansaient tout le temps, partout. Avec leurs amis la nuit, tous les deux le matin et l'après-midi* » –, de ses exubérances, de ses folies, toujours souriantes jusqu'à ce que...

Et Bojangles alors? C'est sur la musique de Jerry Jeff Walker (1968) qu'elle et lui ont dansé pour la première fois. C'est aussi le seul microsillon qui tourne sur leur pick-up avec la voix inoubliable de Nina Simone.

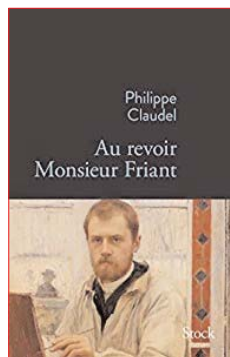
Ils le mettent en boucle et alors « *ils dansaient avec des façons incroyables, ils bousculaient tout sur leur passage, mon père lâchait ma mère dans l'atmosphère, la rattrapait par les ongles après une pirouette, parfois deux, même trois. Il la balançait sous ses jambes, la faisait voler autour de lui comme une girouette...* » Et ce sera, ce vinyle, le seul rescapé de l'incendie que la mère allumera dans l'appartement quand sa folie prendra un tour inquiétant.

Elle est internée, l'H.P. lui va comme un gant. Elle conquiert son monde et y règne, avec sa fantaisie habituelle, sur les patients et les soignants. Elle régente dans une gaieté débridée. Pourtant, un jour, peut-être parce qu'elle craint que le psy la fasse monter à l'étage supérieur, celui des « *décapités mentaux* », elle organise son propre kidnapping. À la manœuvre: le père et le fils. La fin est déchirante, comme un rire qui s'éteint.

Le roman (152 p.) est mené à vive allure. L'épisode de l'H.P. permet de régénérer le cadre de la vie quotidienne. Les personnages sont tenus de bout en bout, même Mlle Superfétatoire. « *En attendant Bojangles* » détonne dans l'environnement littéraire.

Enzo Leteur ♦

En attendant Bojangles, Olivier Bourdeaut, éd. Finitude, 2015,

PHILIPPE
CLAUDELLA PERTE DE
L'ENFANCE

Émile Friant (1863-1932) est un peintre mosellan dont la famille choisit l'exil à Nancy en 1870 pour éviter l'occupation allemande. Il étudie la peinture à Paris. Ses toiles « naturalistes et symbolistes » lui valent un succès précoce. Par la suite, il se complait dans un certain académisme.

Quand il publie ce mince volume, Philippe Claudel a déjà écrit « *Quelques-uns des cent regrets* » et « *Le café de l'Excelsior* », dans lesquels il affirme son univers et son style. « *Les âmes grises* » sortiront deux ans plus tard. Il sera alors dans la pleine maîtrise de son écriture.

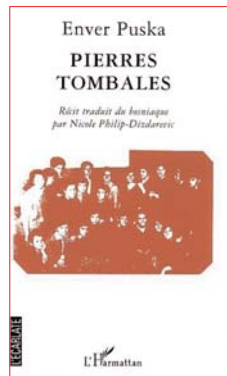
Le récit est construit en inscrivant les toiles significatives du peintre dans le déroulé d'une histoire que l'auteur présente comme celle de son enfance et de son adolescence. Il s'appuie sur le personnage de sa grand-mère, éclusière, « *une femme d'un temps où les gestes comptaient plus que les mots* ». L'enfance est habitée par les paysages lorrains – « *L'été lorrain des chaleurs verticales, qui casse la nuque et les épis de blé, l'été des élytres frottés dans les soupirs d'un vent de Sahara qui verse parfois, comme une poussière d'ange, un sable rouge sur les campagnes piquetées de mirabelliers, l'été des cailloux blancs sur les chemins de calcine.* » – et du spectacle d'une vie rude et fruste, à l'image des « *Buveurs* » de Friant « *s'essuyant la moustache perlée de vinasse et passant le litre, la casquette débonnaire, le cul sur la terre, sans façon* ».

Puis vient le temps des amours, que ravive le portrait de la « *Jeune Nancéienne dans un paysage de neige* » : « *Je retrouvais cette étreinte au ventre qui cassait ma marche quand j'allais dans l'hiver retrouver, éperdu, celle qui ne m'aimait pas* ». Un peu plus tard il évoque ses années de fac assez vagabondes.

Ce qu'il reproche à Friant, c'est d'avoir oublié son art pour n'en retenir qu'un savoir-faire sans facture personnelle, d'être tombé dans les facilités de la reconnaissance sociale, dans « *les dorures* » (dans lesquelles on peut sans doute ranger l'Académie Goncourt à laquelle Claudel appartient...). Le charme de ce petit livre (70p.) tient au va-et-vient entre *la vie* du narrateur et l'œuvre du peintre, comme si ce dernier était, par anticipation, le témoin de celle-là. On y trouve l'amplitude descriptive qui fera la force du « *Rapport de Brodeck* » (2007), une écriture pleine de sensations, car « *Les couleurs ou les mots sont des béquilles ou des échafaudages* ».

E. L. ♦

Au revoir Monsieur Friant, Philippe Claudel, éd. Phileas Fogg, 2001.



ENVER PUSKA

LA MORT
INSIGNIFIANTE

Très court roman : 60p., environ 85.000 signes.

L'auteur est né à Sarajevo, Bosnie, en 1966. Il a donc vécu la guerre de Yougoslavie (1991-2001). Il a une double

trame narrative : les relations amoureuses d'Ibrahim Kundak et de Melissa, et l'évocation de la mort de sept des compagnons d'armes du premier. Puska s'exprime deux fois directement, en ouverture et en clôture. Au début : « *Je parlerai, à travers les gémissements des morts. [...] Si je vous décrivais le poids de leurs corps sur le mien, les émotions que ces corps exprimeraient encore dans le souffle de l'adieu, je le ferais en peu de mots... Je vais vous parler de gens ordinaires, d'agonisants car le plus difficile, alors, c'était de demeurer des hommes.* » À la fin : « *Je voudrais ne rien savoir, être la pierre qui ne sent rien, celle qui nous fait sombrer dans le monde qui nous entoure... car les sentiments représentent la parcelle la plus vulnérable de l'âme, la vérité la plus douloureuse à vivre. — Mais j'ai parlé, je ne peux revenir en arrière et ne le veux pas. Je ne veux pas transformer la parole énoncée en un misérable tas de sable qui s'effrite sous les rafales du vent, je veux qu'elle soit ferme, comme mes entrailles.* »

Les amours d'Ibrahim et Melissa sont très complexes. Ils partagent beaucoup plus que la passion des corps, ils disent l'impossibilité des sentiments en temps de guerre. Melissa ne vit pas à Sarajevo mais à Zagreb, avec un autre homme auquel l'attache plutôt le sens des obligations sociales. Ibrahim, lui, aime avec l'énergie du désespoir, seul compte le présent avec, dans la bouche, le goût du sang et, en tête, le sentiment de l'inanité de tout. Quand Melissa partira : « *Le fusil en main, c'est en toute quiétude qu'il pointa le canon vers sa bouche. [...] Il appuya sur la gâchette. Outre quelques gouttes de sang, seule une partie de son visage gisait sur le plancher, un sourire insolite semblant perché sur son épaule.* »

Les sept autres combattants bosniaques – Halil Dzumur, Muharem Selim, Sinan Cuk, Saban Tulum,

Damie Camo, Ismet Hadzizic, Omer Satar – sont décrits dans leurs derniers instants ou leur dernière opération, que précède parfois une conversation anodine, révélatrice des relations abruptes entre hommes (« *Tu baises, Saban?*») ou prémonitrice de l'inéluctable (Omer et la colombe blanche à qui il tord le cou).

Une langue simple, directe, un ton qui sonne vrai et ressemble à celui de « *Skoda* » (Olivier Sillig) ou de « *Des*

hommes » (Laurent Mauvignier). L'âpreté des situations rend terriblement plus dérisoire l'insignifiance du quotidien.

A.F. ♦

Pierres tombales, Enver Puska, L'Harmattan, 2003.

NOUVELLES

OTA PAVEL

RIRE DE SES MALHEURS

Ota Popper naît à Prague, en 1930, d'un père juif, représentant de commerce. Quand les Allemands entrent en Tchécoslovaquie, les



Popper s'installent en Bohême, dans la maison des grands-parents. En 1943, les deux frères d'Ota sont envoyés au camp de Terezin. Leur père les rejoint deux ans plus tard. Tous trois en réchappent. La famille prend alors le nom de Pavel. En 49, Ota devient journaliste sportif à la radio nationale. En 64, aux J.O. d'Innsbruck, il a sa première attaque maniaco-dépressive. Jusqu'à sa mort, en 73, il sera hospitalisé seize fois. C'est durant cette période qu'il écrit tous ses livres, dont « *Comment j'ai rencontré les poissons* », un classique de la littérature tchèque, plusieurs fois adapté au cinéma.

Les poissons étaient la passion commune aux hommes de la famille. La nouvelle qui ouvre le recueil – dont le genre s'apparenterait plutôt au roman par nouvelles – est typique du style et du ton de l'auteur. Le père du narrateur achète au Dr Vaclavik un étang à carpes dont il lui a fait miroiter les impressionnantes réserves. Mais, quand il le vide, il n'y a qu'une seule carpe! À quelque temps de là, le vendeur escroc vient lui acheter un frigidaire, car le père est représentant chez Électrolux (et le meilleur). Il lui vend le plus cher

mais ne lui fait livrer qu'un vieux frigo d'occase. Le Dr se tait, il a compris la leçon. Au début de l'Occupation, la Wehrmacht confisque l'étang. La veille de son départ au camp, il casse nuitamment la glace et pêche toutes les carpes à l'épuisette. Il en remplit tous les fûts et bacs de la maison, pour qu'Ota et sa mère aient de quoi manger en attendant des jours meilleurs. « *Le matin, pour la première fois de sa vie, il avait le dox voûté. Mais cette nuit-là, il avait grandi de plusieurs tailles à mes yeux.* »

Les anguilles se voient aussi consacrer deux textes, comme les brochets, sans compter les innombrables paragraphes halieutiques qui émaillent le livre.

L'autre « héros » en est son père. Étonnamment doué pour le bonimentage, il réussit à vendre des aspirateurs dans des villages sans électricité! Tant et si bien qu'il remporte le challenge mondial de la marque suédoise, s'achète une Buick pour laquelle il doit embaucher un chauffeur et n'hésite pas à courtiser la « *blonde épouse aux yeux clairs* » du directeur général. Hélas il échouera piteusement à convaincre le grand portraitiste Nechleba à la prendre pour modèle. La disgrâce s'en suivra et les vaches maigres reviendront.

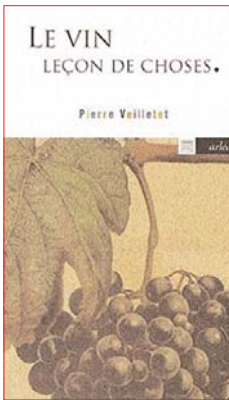
À la Libération, il adhère avec enthousiasme aux thèses communistes. « *Au retour du camp de concentration, ma famille profitait de la vie. On allait danser dans les bars Belvédère ou Barbarina. Le vin coulait à flots, comme si on voulait rattraper les années de misère, de disette, d'humiliation.* » Son désespoir sera terrible quand il verra resurgir, dans les colonnes de Rudé Pravo, l'organe du PC, la mention « *d'origine juive* ». « *Ses yeux reflétaient une terrible déception, le découragement et le désespoir d'un homme qui avait voulu traverser la rivière*

sur un pont solide alors qu'en fait ce pont n'existait pas. »

« Le bouquin le plus antidépressif du monde », écrit le préfacier. En effet, il se dégage une énergie réparatrice, résiliente, des malheurs, grands et petits, qui s'abattent sur la famille Pavel à qui, toujours, on rappelle que c'est un nom d'emprunt. C'est d'ailleurs un tel rappel injurieux qui déclenchera la première attaque d'Ota Popper.

R.W. ♦

Comment j'ai rencontré les poissons, Ota Pavel, (1971), éd. Do, 2016.



PIERRE VEILLETET

ÉLOGE GOURMAND DES CHOSES DU VIN

Voici un volume d'une belle ampleur (176p., 21 textes, 175.000 signes) qui aborde de façon originale la question

du vin, par la voie détournée des « choses » : « *Ce sont bien sûr les choses qui comptent, les choses et leur vérité silencieuse. Il m'a paru que le verre, la bouteille, le tire-bouchon étaient dignes d'intérêt.* » Y ajouter le bouchon.

Le paysage en ouverture, le plus long chapitre (35p.). L'auteur y insiste sur la différence entre vignoble et agriculture : « *deux mondes étrangers l'un à l'autre.* ». Il n'hésite pas à parler d'anomalie rurale : « *le paysan-vigneron est une espèce qui ne subsiste que lorsque le second l'a emporté sur le premier.* » Il s'interroge sur le paysage antique, fort différent de l'actuel. Il différencie le vignoble du jardin : celui-ci « *offre la vision d'un monde ramené à l'échelle humaine, clos, pacifié* » tandis que celui-là « *donne à méditer sur le cycle des saisons, [il est] toujours une représentation du Temps.* ». C'est très érudit mais écrit dans une langue chatoyante, riche de sensations colorées et gustatives. Jugez-en : « *Au bord de l'eau, d'infimes embarcadères restituent, sous une forme amoindrie et somnolente, la poésie des guinguettes. Une assiste de crevettes blanches parfumées d'aneth suffit à réveiller*

des nostalgies d'accordéon et l'écho de rires sans lendemain. »

L'auteur a le sens de la formule : « *Les bons vins et les complots s'accroissent en profondeur* » ; « *On jette la bouteille à la mer. On met les verres à la vaisselle...* » ; « *Certains paysages tendent à l'épopée, d'autres appellent l'élégie. Le vignoble est haïku.* »

Veilletet évoque aussi le prix du vin, qui est moins lié à ses qualités gustatives qu'à « *son crédit culturel.* ». « *L'époque passait pour avoir le sens du sacré, elle en chaptalise ses barriques et découvre dans l'amour du vin une religion de substitution.* » Il parle même des vins de messe et des étiquettes (« *C'est moins la fiche d'état civil qui importe que le bordereau de rêve ainsi délivré* » ; « *L'étiquette, pour un vin, c'est l'obligation de passer l'écrit avant d'être reçu à l'oral.* ») Il en profite pour égratigner certains tabous, comme celui qui veut que les vins ne sachent pas voyager ou comme la notion de *terroir* : « *Il y a en lui une pesanteur qui assigne à résidence, qui limite l'horizon. [...] Il perpétue l'organisation aristocratique du monde.* »

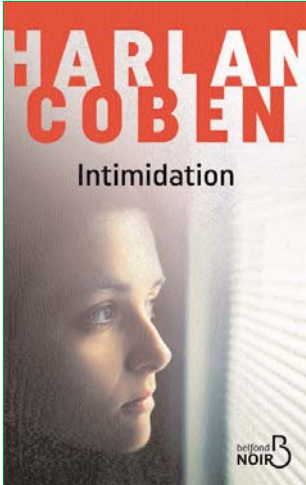
Le passage le plus émouvant à mon goût est celui concernant les rapports entre l'ébriété et la création artistique, notamment littéraire. Antoine Blondin en est l'archétype français. Je le rapprocherais d'écrivains que j'ai (un peu) mieux connus, Pirotte et Autin-Grenier. Il s'attache à l'ivresse l'image mythique – pourtant presque totalement fautive – d'une facilitatrice d'inspiration. Veilletet dénonce une telle allégation : « *On écrit pour chercher la vérité et non pour se dorer la pilule. On n'écrit jamais que contre soi-même, donc à nu. Contre ce qui en soi est dupe, cède ou se résigne. Lorsque l'alcool a gagné la partie, il n'y a plus d'écriture possible.* » Revenant à Blondin, il souligne que l'alcoolique célèbre sur la fin n'écrivait plus rien depuis longtemps, sinon ces Chroniques du Tour aux jeux de mots pathétiques. L'auteur, bien que proche, préféra ne plus le fréquenter. « *Le souvenir d'Antoine me rend le vin triste. Je ne lève jamais mon verre à sa mémoire. Je me moque bien de sa foutue statue posthume. Je voudrais qu'il soit vivant – vivant au point d'avoir envie d'écrire, ne serait-ce qu'une ligne de sa belle calligraphie ronde et que, s'étant relu, il ait ce sourire qui nous manque.* »

Rémi Lehallier. ♦

Le vin, leçon de choses, Pierre Veilletet, Arléa, 1994.

LE COUP DE GRIFFE DU GRINCHEUX

OÙ JE CHERCHE À COMPRENDRE POURQUOI HARLAN COBEN PERTURBE MA VIE SEXUELLE



Voilà, c'est fait, j'ai lu un thriller du grand maître du genre. Enfin il paraît que c'est le grand maître du genre, perso je n'y connais rien en thriller et je passe mon temps à dire que je fuis ce type de roman comme la peste.

Pourquoi cette lecture alors ?

Parce que j'ai eu besoin de comprendre. Comprendre pourquoi ce Harlan Coben fascine ma femme à ce point. Pourquoi le soir venu, alors que je l'invite avec toute la conviction nécessaire à faire un gros câlin, elle me snobe pour rester avec Harlan. Et ce n'est même pas une excuse bidon genre « j'ai mal au crâne », non, non, c'est un sincère « attends, je termine mon chapitre » qui s'éternise tellement que je finis par m'endormir en me la collant derrière l'oreille. Donc j'ai voulu savoir ce que ce mec avait de plus que moi. Bordel.

Intimidation, c'est l'histoire d'un secret. Un secret révélé à Adam Price par un inconnu dans un bar. Un secret que sa femme lui cache depuis des années. Après avoir refusé de donner la moindre explication à propos de ce secret, l'épouse disparaît et envoie un mystérieux SMS. Disparition volontaire ? Enlèvement ? Meurtre ? Adam se lance à corps perdu dans une enquête dont il ne sortira pas indemne (je le vends bien, hein !).

Pourquoi ça fonctionne à ce point ? À vrai dire je me le demande. Ok, il y a un côté addictif. Ok, le gars prend son temps, il soigne les préliminaires, caresse la lectrice dans le sens du poil, la fait frissonner et la réchauffe

quand il faut. Il change de point de vue comme on change de position pour offrir une respiration au cœur de l'action avant de mieux revenir aux fondamentaux. Il joue sur le tempo (lent, rapide, trépidant), donne le rythme et offre cette accélération finale qui fait la différence.

Mais punaise, il n'y pas non plus de quoi grimper aux rideaux ! Ça reste un page-turner, un truc dont on dévoile les courts chapitres à toute vitesse pour connaître la suite sans s'arrêter sur la profondeur des personnages et de l'intrigue. L'écriture, truffée de dialogues, est plate comme le dos de la main et les grosses ficelles scénaristiques sautent aux yeux, même pour un novice du genre comme moi.

En gros, c'est mécanique : des enchaînements qu'on voit venir de loin, zéro prise de risque, aucune passion. En fait, il a trouvé une technique efficace et il n'en démord pas, sans jamais varier les plaisirs. Franchement, où est l'effet de surprise ? Monsieur en fait des caisses mais on est à la limite de l'esbroufe. Purée, je déteste l'idée qu'un auteur perturbe ma vie sexuelle mais je dois me rendre à l'évidence, dans son registre, il sait y faire. L'enfoiré.

Jérôme Prévost ♦

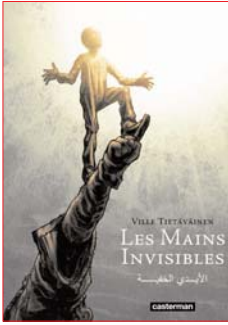
Intimidation d'Harlan Coben. Belfond, 2016. 375 pages. 21,50 €.

Collaborer au Calepin

Notre comité de rédaction compte une douzaine d'amis dont les champs de compétences, pour étendus qu'ils soient, n'en sont pas moins limités.

Si vos propres goûts de lecture vous portent vers le roman policier, vers les livres d'art, vers les récits historiques ou les biographies, vers le fantastique et l'anticipation, vers la littérature jeunesse, vers les récits de voyages ou les écrits scientifiques, vers la chanson... votre contribution nous intéresse.

**contactez-nous à l'adresse suivante :
lecalepin@sfr.fr**



VILLE TIETÄVÄINEN

AU CŒUR MÊME DE L'IMMIGRATION

« *Les Mains Invisibles* ». Ce titre m'a intrigué, il a contribué au choix de ce roman graphique. Je le comprends mieux maintenant que j'en suis aux trois quarts du livre...

Bien sûr, l'immigration on connaît grâce ou à cause de nos médias. Mais, ce que je sais du sujet est, avec ce roman, pris en défaut : on est dans le vécu et sa réalité. Réalité même de l'immigration, du contexte et désarroi de l'immigré clandestin.

L'auteur, Ville Tietäväinen (1970/...) est un graphiste finlandais d'Helsinki. « Rarement un scénario a eu cette ampleur et cette précision », écrit un internaute, et je partage son avis.

La 4^{ème} de couv' indique sobrement : « ... l'Europe... en tendant la main, on pourrait presque ramasser une poignée de sable d'or ».

Je me souviens m'être rendu là-bas, à côté du caillou de Gibraltar, et avoir ressenti cette compréhension de l'ailleurs, si proche puisqu'il n'y a que 6 km à franchir.

L'Eldorado (!!!) leur est visible à l'œil nu...

L'auteur a manifestement passé du temps sur place pour traduire si crûment cette réalité ; les 16 000 serres couvertes de bâches plastiques et leurs numéros de tél (Lorsque je faisais du vélo dans ce coin, ces n° de tél m'avaient intrigué, un local m'avait donné l'explication : c'est le n° de celui qui par avion pulvérise en peinture blanche ces bâches afin que les rayons solaires ne brûlent pas les légumes...).

À la page 61, le pêcheur explique pourquoi il est devenu passeur : « Je ne pouvais pas lutter contre les chalutiers européens, ils viennent tout voler dans nos

eaux ; il fallait changer de branche... » Il explique sarcastiquement sa formule « clés en main » (*L'Eldorado clés en mains, le passage, le travail, l'Europe*). « Nous donnons aux employeurs une main-d'œuvre fiable ; la moitié de leur salaire est bloqué jusqu'à ce que le voyage soit remboursé... Comme garantie ils donnent leurs biens ou ceux de leur famille. Leur fidélité est assurée : ils savent que seule la mort peut dédommager une dette impayée. »

Un peu plus loin, la famille de Rachid s'enthousiasme qu'il réponde à leur espoir non dit : le sacrifice du fils, mari, papa, pour aller gagner le travail et l'argent.

Pour la traversée, certains se fabriquent des bouées de fortunes : des bouteilles vides et bouchées qui ceinturent (avec une ficelle) leur torsos.

On croise même parfois, une note d'humour – le porteur de valises p.84 : Rachid débarque enfin en Eldorado, il s'enquiert auprès de compatriotes de la



structure d'accueil, de sa future chambre. Un "installé" lui répond qu'ils vont appeler le porteur de valises. Puis c'est la découverte de la jungle, comme on l'appelle à Calais!

Le sujet est grave et lourd, on est dans le glauque de certaines vies humaines. D'ailleurs, face à leur perte de travail, une fois la récolte de tomates, poivrons, concombres... expédiée vers nos supermarchés, il est constaté: «Même les bêtes de somme, on ne les abandonne pas après les labours».

Alors, il faut encore croire en un autre Eldorado: Barcelone et son business de pauvres pour touristes. Glamour: lunettes de soleil ou sac à main, CD, DVD ou drogue. D'ailleurs n'est-ce pas le revenu de cette dernière qui finança l'attentat de Madrid!!?

La dernière planche revient vers cette main invisible et Rachid qui tombe sur elle.

L'épilogue (*Dans ta main... il n'y a plus rien à craindre*) sonne juste.

Peut-être vers l'espoir, mais lequel?

Le graphisme est brut dans une teinte majoritairement sépia. J'ai eu un peu de mal à m'y adapter; mais il colle bien avec le sujet. C'est un livre consistant, il

m'a fallu quelques jours pour le fermer. *Bien secoué par cet autre regard!*

Ces «Mains invisibles» sont un peu les nôtres, avec notre Europe (tant marchandisée) qui doit approvisionner ses rayons et qui, de ce fait, continue de faire travailler des esclaves...

Michel Deshayes ♦

Les Mains Invisibles, Ville Tietäväinen, Casterman, 2015.



L'auberge des migrants BP 70113 Calais diffuse un petit livre/BD (50 pages) titré: *Bienvenue à Calais, les raisons de la colère*. On y croise Rachid ou son cousin...

POÉSIE

LE BOURG D'AULT



J'avais un grand-oncle qui se prénommeait Victor (pourquoi je dis ça, j'en sais rien). Bref, on est à la mi-août, les gamins sont avec la grand-mère en Vendée et

ma femme bosse. La belle vie quoi! Et si j'allais faire une petite virée à la mer? Allez, hop! Je saute dans la bagnole et j'y go (ni gigot, ni gigolo). Quelques kilomètres jusqu'Amiens, une portion d'autoroute, sortie Abbeville, petites routes de campagne, Saint-Quentin-Lamotte, un rond-point, je prends à gauche, putain ça descend raide, premières maisons, pas terrible, quelques terrasses de café désertes, des boutiques fermées et puis, paf! Plus rien, la route s'arrête, en face c'est la mer.

(J'ai oublié de vous dire qu'à la sortie d'Abbeville j'avais pris un mec en stop... il n'a pas arrêté de jacter jusqu'à temps qu'on s'arrête sur le parking.)

À peine sortis de la voiture, alors que j'admirais la beauté majestueuse des falaises (sur la gauche), le voilà

qui recommence: « *C'est au Bourg d'Ault que la falaise finit... Cet endroit est beau... C'est là qu'on voit poindre cette haute falaise qui mure la Normandie qui commence au Bourg d'Ault, s'échancré à peine pour le Tréport.* »

(Il parlait comme s'il avait toujours vécu à cet endroit et, sous des airs un peu petzouille, il avait l'air de s'y connaître le bougre.)

Et il continua de plus belle:

« *Toutes sortes de traditions pleines d'un merveilleux effrayant ont germé là. Aussi les marins évitent cette côte. La lame y est mauvaise; et souvent, dans les nuits violentes de l'équinoxe, les pauvres gens du Tréport qui vont à la pêche dans leur chasse-marée, en passant sous les sombres falaises du Bourg d'Ault, croient entendre aboyer vaguement les guivres de pierre qui regardent éternellement la mer du haut des nuées, le cou tendu aux quatre angles du vieux clocher...* »

(Grand dieu, un vrai puits de science!)

Et sur le ton de la confiance, il me glissa à l'oreille (le bruit des vagues qui viennent mourir sur les galets m'empêchait un peu d'entendre sa voix):

« *Vous connaissez, mon ami, les trois points de la côte normande qui m'agrément le mieux, le Bourg d'Ault, le Tréport avec sa vieille église, sa vieille croix de pierre et son vieux port où fourmillent les bateaux de pêcheurs, le Bourg d'Ault avec sa grande rue gothique qui aboutit brusquement à la haute mer. Eh bien, rangez désormais Biarritz avec le Tréport, Etretat et le Bourg d'Ault parmi les lieux que je choisirais pour le plaisir de mes yeux; comme parle Fénelon.* »

(Là, il commençait à m'agacer un chouia, moi j'étais venu là juste pour me balader et profiter de la mer. En plus, je ne connais même pas ce Fénelon.)

Il n'arrêta pas. J'eus alors le malheur de parler des maisons étroites et pauvrettes de cette bourgade (j'suis un peu con):

« *De loin tous ces pauvres toits pressés les uns sur les autres font l'effet d'un groupe d'oiseaux mal abrité qui se pelotonne contre le vent. Le Bourg d'Ault se défend comme il peut, la falaise s'en va souvent par morceaux. Une partie du village pend déjà aux fêlures du rocher.* »

(Ça commençait à bien faire – pas besoin de tout ce galimatias pour me rendre compte que la ville était en train de reculer –, c'était la goutte qui fait déborder le vase, je décidai de lui payer un café ou une bolée de

cidre à la crêperie au coin de la rue Quinquerue et basta!)

Et vas-y qu'il déblatère à en perdre haleine, ça n'en finissait plus... Je finis par m'endormir, percevant de temps à autre quelques bribes de phrases surréalistes:

« *À deux heures et demi, j'entrais au Bourg d'Ault. On passe quelques maisons, et tout à coup on se trouve dans la principale rue, dans la rue mère d'où s'engendre tout le village, lequel est situé sur la croupe de la falaise. Cette rue est d'un aspect bizarre. Elle est assez large, fort courte, bordée de rangées de masures, et l'océan la ferme brusquement comme une immense muraille bleue. Pas de virage, pas de port, pas de mâts. Aucune transition. On passe d'une fenêtre à un flot.*

Au bout de la rue en effet on trouve la falaise, fort abaissée, il est vrai. Une rampe vous mène en trois pas à la mer, car il y a là ni golfe, ni anse, pas même une grève d'échouage comme à Etretat. La falaise ondule à peine pour le Bourg d'Ault.

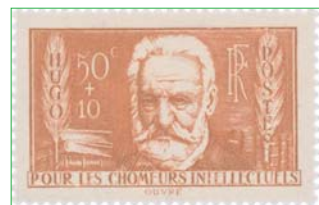
C'est alors que je me suis expliqué le bruit furieux de serrurerie qui m'avait assourdi en entrant ans le village. Ferri rigor, comme dirait Virgile ou Charlot. Les gens du Bourg d'Ault ne pouvaient être marins ni pêcheurs, ils n'avaient pas de port. Ils ont un gros commerce avec le centre de la France, et ils se vengent de Neptune en lui faisant un tapage infernal aux oreilles.

Il s'envole perpétuellement du Bourg d'Ault une noire nuée de serrures qui va s'abattre sur Paris, sur vos portes, mesdames. »

Quand je rouvris les yeux, il n'était plus là. J'avais dû faire un mauvais rêve.

Mario Lucas ◆

Les citations sont extraites d'une lettre du 8 septembre 1837, adressée par Victor Hugo à sa femme Adèle, ainsi que de son Carnet de voyage de 1843.





LISONS HENRI DROGUET

Lisons Henri Droguet, pour le plaisir tout simplement. C'est cette invitation que renouvelle *Désordre du jour*, recueil paru en 2016, par lequel le poète renoue avec les éditions Gallimard où il avait publié jusqu'en 2007 l'essentiel de son œuvre, qui compte à ce jour une bonne trentaine de titres.

Lisons Henri Droguet pour le plaisir car il n'y a chez lui ni démonstration ni discours, mais un commerce franc avec le monde, dont nous sommes les témoins amusés et ravis et, mieux encore, les heureux complices. On goûte chacun de ses poèmes, car tout y est sensation. Les mots, bien sûr, dont les sons souvent s'entrechoquent dans un beau tintamarre ludique : « Tanné faché fumé as-tu / rongé la ronce ou la cendre ? / astu reperdu / mémoire de l'arrachante heureuse / mâchoire à songe / de l'incertain bouturant babil ? » Mais aussi la matière, convoquée, invoquée sous toutes ses formes : les couleurs – celles du ciel de préférence parce qu'imprévisibles –, le mouvement – par exemple celui du vent qui chahute les nuages –, la texture de la terre – souvent boueuse, parfois rocailleuse : « un trépan tournique aux gadoues / ça dévente et revente et bous- / cule au bivouac et chantourne / à la découpe hennit / ébroue le crin des bêtes / cornues et tortes ». Enfin le goût lui-même, car il y a ici, quelquefois, à boire et à manger, et toujours à savourer : « beurré / salé le ciel excessi- / vement feuilleté foutoir / rectangulaire et décalco / maniaque à la fenêtre / large pièce de bœuf cru rouge-bleu ».

Désordre du jour : de 2009 à 2016 chaque poème est daté (localisé aussi, parfois) dans un ordre rigoureusement chronologique, dans *l'ordre des jours* si l'on veut, ce qui invite à lire le recueil comme un journal. Ordre des jours mais aussi « désordre du jour » comme si chaque poème était bien l'expression d'un désordre, fût-il minime, un accroc dans le tissu du monotone, le

simple bonheur de l'inattendu : « une porte s'est fermée / un chien claque des dents sous la lune / une souris touse... »

Le poème n'est qu'une manière de questionner l'instant ou le paysage mais la question n'est pas sans réponse car la surprise arrive toujours à temps. L'étonnement, et la trouvaille dans laquelle il s'accomplit : voilà la qualité première de cette poésie qui nous réjouit de ses néologismes, de ses écarts et de ses raccourcis – syntaxiques ou sémantiques. Il y a là, on l'aura compris, une part de jeu autant que de virtuosité mais le jeu n'est pas gratuit : il ne rate pas une occasion de titiller le destin, un destin au visage parfois inquiétant et sournois : « Cette nuit c'était / la dernière et la décrue / des heures un ange malveillant / tentait t'arracher le bras gauche / et déjà tu criais / le fantasma androgyne et plumeux s'annulait ».

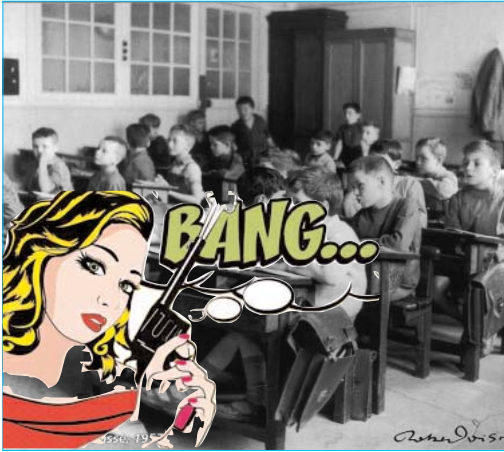
Dans l'ordre des choses, le poème fait désordre aussi par l'anecdote qu'il invente, qu'il dit ou qu'il ne dit pas vraiment mais qu'on devine au passage d'un souvenir, à l'importance tout à coup d'un détail : « La langue aux crocs un chien / qui jamais n'écrira *La Recherche / du temps perdu* saute / à la chienne impavide / bave et la cul- / bute l'encombre // le pudibond chapelier féroce-ment / les inonde et les désempêtre... » Le poème joue ici avec le réel comme il joue ailleurs avec les mots.

Pour tout cela il faut lire Henri Droguet, poète discret peut-être mais nullement mineur. Il faut le lire pour le plaisir de goûter le monde et de goûter la langue.

Philippe Blondeau ◆



DANS L'INTÉRÊT DE L'ENFANT



J'ai sorti le revolver de mon sac à main et j'ai abattu ce petit con d'une balle entre les deux yeux. Puis j'ai repris ma leçon de français dans une classe calme et attentive. C'est fou comme les enfants peuvent être réceptifs si on leur fait bien comprendre les enjeux de l'enseignement. Le problème de la pédagogie moderne, c'est qu'elle ne s'intéresse pas assez aux détails de sa mise en œuvre. Je suis sûre que la moyenne des notes de l'interro que je ferai la semaine prochaine sur la forme pronominale va faire remonter en flèche leurs résultats de ce second trimestre.

À l'heure de la récré, je suis allée trouver le directeur pour lui signaler que j'avais abattu le fils Rousseau. Il m'a dit que j'avais bien fait et qu'il allait s'occuper de l'évacuation du corps mais que par contre il souhaitait que je sois avec lui en fin de journée pour l'annoncer aux parents. Ça, c'est la corvée. Il y a des familles où la nécessité de cet échange permanent avec les enseignants ne rentre pas encore très bien dans les esprits. Avec les Rousseau, je m'attendais au pire. Obtus, butés, voyant midi à leur porte! Des consommateurs types qui attendent tout de l'école à la façon d'un gars

à qui on aurait donné une voiture gratuitement mais qui n'a de cesse de râler dès qu'il faut qu'il s'occupe lui-même de l'entretien! Je l'avais cependant prévenu à plusieurs reprises, le petit Rousseau. En classe, il faut écouter, se tenir tranquille, ne pas bavarder ni distraire ses camarades. Ça ne rentre pas, que voulez-vous que je vous dise! On se consacre corps et âme à tenter de faire naître un peu de sensibilité et d'esprit de groupe dans ces petites têtes, mais on est vraiment mal récompensé. Et puis il y a la question des effectifs! Une classe aujourd'hui, ce n'est plus une classe: c'est un, plus un, plus un... jusqu'à un nombre infernal! Un vrai troupeau de jeunes écervelés. Et il y a les familles! Celles-là ne voient rien d'autre que leur propre progéniture et elles oublient qu'une classe, c'est aussi un collectif. À force que chacun veuille tirer l'école à son profit exclusif, ces gens ne se rendent pas compte du mal qu'ils font. Et en premier lieu, du mal qu'ils font à leurs enfants, en les transformant à leur tour en petits consommateurs exigeants et égoïstes.

Avant le rendez-vous avec les Rousseau, le directeur a tenu à me prendre à part: "Mademoiselle Moyelle, je n'ai qu'à me féliciter de votre engagement et de la qualité de votre travail. Mais vous avez réduit les effectifs de votre classe à 26 élèves. Et c'est la même chose chez votre collègue Duranchot. C'est peut-être beaucoup en quatre mois! Enfin, vous aviez certainement vos raisons, mais l'inspection envisage de fermer une école voisine et de procéder à un regroupement vers notre école au prétexte que les effectifs y sont en baisse constante. C'est probablement vous qui allez récupérer les nouveaux arrivants!"

Cette nouvelle m'a consternée. Déjà que vingt-six élèves dans une classe comme celle-ci ce n'est pas simple, mais si, en dépit de mes efforts pour en diminuer le nombre, ils me remettent des gosses en cours d'année, à quoi bon?

– Ils étaient trente-huit en début d'année, Monsieur de Directeur. Vous savez ce que c'est de faire classe avec trente-huit élèves?

– Oui, c'est terrible!

– Je ne vous le fais pas dire. En plus, je n'ai pas eu une classe facile. Les répartitions de fin d'année dernière...

– Je sais bien Mademoiselle Moyelle, mais vous êtes sans doute l'insti la plus solide. C'est pour cette raison qu'on charge un peu plus votre classe que celles de vos jeunes collègues.

– J'en suis flattée, croyez bien. Mais ça ne change en rien la difficulté qui est la mienne...

– Et puis, Mademoiselle Moyelle, on sait qu'avec les sureffectifs, vous avez la main...

Sur ce, les parents Rousseau sont arrivés. Le directeur leur a annoncé que j'avais dû abattre leur fils le matin même et il leur a présenté ses sincères condoléances.

La mère a un peu pleurniché mais elle semblait cependant comprendre les raisons ayant conduit à ce geste. Le père par contre semblait légèrement contrarié et il a lâché un flot de questions plus ou moins cohérentes. Le directeur a offert une pochette de mouchoirs en papier à Madame Rousseau et leur a fourni toutes les explications pour qu'ils soient en mesure d'apprécier pleinement le contexte. Il est important que les

gens puissent repartir rassurés. Il a conclu son propos en disant :

– Croyez bien que ce n'est pas de gâité de cœur que Mademoiselle Moyelle a dû se résoudre à faire ce geste. Elle l'a fait, comme toute bonne pédagogue, dans l'intérêt de l'enfant. D'ailleurs, tout ce qui est fait ici, l'est dans l'intérêt de l'enfant.

Voyant que Monsieur Rousseau levait un sourcil, il s'est empressé d'ajouter :

– ... et des familles!

– Je m'en doute bien Monsieur le Directeur, a dit la mère entre deux reniflements. Et est-ce que nous ne pourrions pas profiter de l'occasion pour inscrire sa petite sœur pour la rentrée prochaine?

– Mais certainement, Madame Rousseau. Mais certainement! Et au vu des circonstances un peu particulières, je pense que nous pouvons faire une entorse à nos règles habituelles en vous offrant ce petit privilège, bien souvent réclamé en vain par les parents d'élèves: le choix de l'enseignant de votre fille pour l'année prochaine. Monsieur Duranchot? Mademoiselle Moyelle? Le choix vous appartient!

Michel Lalet ♦

TITRES À DEVINER

Pérec, bien sûr. Il fut le premier à jouer des traces secrètes que recèle son œuvre. Oserions-nous le revisiter sous un angle qu'il aborda bien peu, je veux dire du côté de la sexualité? Osons!

1. En 65, ces choses-là s'écrivaient encore dans la discrétion. Ce jeune couple de psychosociologues se laisse dévorer par le besoin d'acheter et d'entasser. Ils découvrent aussi, ce que Pérec voile prudemment, la symphonie des corps. Jérôme hésite mais Sylvie l'encourage ardemment...

2. Anton Voyl est obnubilé par, dit

G.P., « ce rond pas tout à fait clos, fini par un trait horizontal » après quoi il court depuis toujours. Il finira par rencontrer une délicieuse Anglaise qui acceptera de lui ouvrir la porte de son écrin...

3. Place Saint-Sulpice, dans le 6^{ème}, G.P. eut tout loisir d'observer le manège d'une péripathétique qui avait jeté son dévolu sur un client chenu qui ne demandait pas mieux. Mais la précipitation maladroite de la trentenaire découragea le vieil homme qui préféra renoncer, épuisé.

4. France s'était toujours refusée à

lui. Il n'y tenait plus. Ce soir-là une houle terrible souffla depuis la mer. Est-ce le côté passionnel de la tempête bretonne? France se dévêtit et s'allongea, elle lui offrit ses creux prodigieux et ses ruades débridées. Il ahana comme un vieux loup de mer et poussa son quarantième rugissement avant de se naufrager en elle.

Sûtra ♦

1. Les choses (lèche i - Ose i)
2. La disparition (lady, si par ci on...)
3. Tentative d'épuisement d'un lieu parisien (tant hâive épouse mandrin vieux
Parisien)
4. W ou le souvenir d'enfance (tout bliffé,
houleux, s'ouvre nid, Rrrr i, dans France)

LETTRE OUVERTE
À KARIM BENZEMA

Bonjour Karim,
Je viens de prendre connaissance de l'interview que tu as accordée récemment à Pierre Ménès sur Canal+. Quand Pierrot t'a demandé pourquoi tu ne chantais pas La Marseillaise avant le coup d'envoi des

rencontres internationales, tu as répondu ceci (je te cite) *« Chanter ça, moi ! Tu rigoles. Tu as bien vu que je serre toujours les lèvres au moment des hymnes nationaux. Et je vais te dire pourquoi, Pierrot. Mon grand-père, Ahmed Alassane a défendu, en Algérie, la cause du FLN (Front National de Libération) et tu ne peux pas lui en vouloir. C'est comme le tien, quand il se cachait dans la forêt de Brocéliande d'où il sortait pour "casser du Boche" en 1944. Mon grand-père a eu la malchance de se trouver nez à nez dans le djebel avec un soldat fanatique et chauffé à blanc. J'ai lu le rapport de son décès qui est mis au compte d'un certain Émile Scolan, sans profession déclarée, originaire de Lannion (Côtes-du-Nord). Tu dois connaître Lannion, Pierre, puisque tu es originaire de Brest. Mon grand-père a avalé son bulletin de naissance en deux coups de cuillère à pot, face à ce sauvage breton qui, m'a-t-on rapporté, avançait face à l'ennemi comme un buffle. Mon grand-père a eu des obsèques grandioses à Blida et je ne peux pas admettre qu'on chante qu'il a "du sang impur". Si tu savais Pierrot comme ça me fait mal d'entendre ces paroles. Si Didier (Deschamps) me convoque encore, je mettrai des boules Quiès dans mes oreilles à ce moment-là... »*

Excuse-moi, Karim, (c'est Sherlock qui parle...) de te le dire sans détour. Pour moi, la taille de ton cerveau est inversement proportionnelle à celle de ton portefeuille. Tu n'as pas dû passer beaucoup de temps à étudier

l'Histoire de France puisque tu préférerais faire des jongles, des reprises de volée et des retournés acrobatiques. Combien de temps es-tu resté à l'école? Je ne parle pas de l'école de foot mais de celle de la République. Si tu avais écouté ton instituteur de CM2 – mais peut-être que tu as arrêté tes humanités en CMI –, tu aurais su que le « sang impur », ce n'est pas le sang de ton grand-père! Je vais t'expliquer tout ça. Enlève tes écouteurs à musique de sur tes esgourdes et écoute-moi bien...

En 1789, il y a eu une Révolution en France, tu le savais ou pas? Avant 1789, la guerre, c'était un sport de riches, un peu comme le golf ou le polo aujourd'hui. Louis-Paul te dira que les manants de Barac'h n'avaient le droit de toucher ni aux arcs ni aux arbalètes. Après la Révolution, ça a changé puisque les riches payaient les pauvres pour aller se faire casser la gueule à leur place. En 1914, l'État-Major des armées avait envoyé en première ligne les vaillants Bretons qui baragouinaient et les intrépides Sénégalais de 2^{ème} DB qui se demandaient ce qu'ils faisaient là sous la neige de Verdun... Tu le savais ou pas? Donc, en 1789, ceux qui avaient du sang bleu, c'est-à-dire les Nobles, avaient le choix entre deux solutions: 1 - se faire couper la tête sur l'échafaud comme le Roi Louis XVI et sa chère épouse Marie-Antoinette, 2 - se casser au plus vite hors de l'Hexagone, ce que firent les aïeux de Louis-Paul qui étaient antirépublicains. Et qui, grâce à ça, eurent la vie sauve. Mais ils durent apprendre le prussien...

Tu me suis, Karim? Du coup, il n'y avait plus de sang bleu en France. Il ne restait que des roturiers « au sang impur » qui sont allés en masse sauver la République à Valmy en 1792 avec Dumouriez et Kellermann. Tu as compris, Karim, le sang qui a coulé sur le champ de bataille, c'est du « sang impur », rhésus France. Rouget de Lisle, celui qui a écrit cette chanson, ne parlait pas des Prussiens ni des Anglais ni de quelqu'un d'autre. Tu te mettais donc le doigt dans l'œil, Karim. Et profond...

Si tu loues un mobil-home cet été au Camping Ernest Renan, tu trouveras quelqu'un là-bas qui pourra te rappeler tout ça. Tu pourras faire des footings sur le chemin des Douaniers. Du côté de Ploumanac'h, c'est beau à

tomber par terre. Ploumilliau, c'est à quinze kilomètres. Ne t'avis pas d'aller tagger le pignon de la maison de Guy Stéphan. N'écris pas « Raciste ! » en grosses lettres sur le ravalement qui vient d'être fait. Tu l'as fait sur celle de Deschamps à Concarneau, ça suffit ! D'ailleurs, les Canaris de Louannec ne te le pardonneraient pas. Philippe Saliou ou son frère publieront ici même, je suis sûr, une photo où l'on voit Guy en maillot jaune à côté de Claude Pérard. Ils ont tous les calendriers de Louannec-Sports archivés aux Éditions Jack, à Mabiliès...

Si tu viens à Louannec, cet été, je te dis Diwal (ce qui veut dire en breton : Attention). Dans l'association « Picou », il y a quelques adhérents qui pourraient te mettre les points sur les i. Si Pascale te voit passer près de Pen ar Crech avec ton maillot du Real, il est possible qu'elle te dise ses quatre vérités. C'est la petite-nièce d'Émile, celui qui, faut-il te le rappeler, n'a laissé aucune chance à ton grand-père Ahmed Alassane. Et qui lui a fait avaler son bulletin de naissance. Peut-être que ce n'était pas plus mal pour ton grand-père. On m'a dit que ta grand-mère n'était pas toujours facile à vivre. Et là, Émile lui a offert, d'un coup de baïonnette, quarante Vierges et des pétales de rose. Tu te rends compte, quarante d'un coup ! C'est ton prophète qui le dit et on n'a pas le droit de mettre sa parole en doute. Elle est sympa comme ça, Pascale, mais il ne faut pas lui marcher sur les pieds. Je suis sûr qu'elle te dirait aussi que si tous les biffins qui étaient en Algérie avaient été comme Émile, le Grand Charles aurait pu rouler peinard dans sa DS, les vitres baissées, à Petit-Clamart ; qu'Enrico n'aurait jamais chanté avec des trémolos dans la voix « J'ai quitté mon pays. J'ai quitté mon ciel bleu » ; que les Gens du Nord n'auraient pas su qu'ils étaient sympas puisque Enrico, toujours lui, ne le leur aurait pas dit... Il y a encore une autre qui s'appelle Mariel. Elle aussi en connaît un rayon question castagne. Un de ses aïeux, un général, s'est couvert de gloire lors des campagnes de Napoléon qu'il tutoyait. J'espère pour lui qu'il avait la grippe le jour où la Grande Armée a pris le chemin de Moscou. Rigo qui a dessiné le blason de Louannec, l'avait sans doute repéré dans les archives du Château de Vincennes... Je te citerai encore notre champion qui a remporté le tournoi de joutes de Barac'h, ouvert aux châtelaneries favorables à Charles de Blois. C'était le tournoi

des jeunes sur mini-poneys avec des écus en carton bouilli et des lances en caoutchouc... Ce damoiseau a ensuite fait carrière dans la piraterie parce qu'il manquait d'assiette sur le dos des chevaux. L.P., c'est son nom, te dirait qu'il lui faudrait un siècle pour amasser une fortune équivalente à la tienne, même en coulant deux galions chargés d'or et de diamants... Peut-être aussi que la Bergère aux blancs moutons aurait quelques mots à te dire, elle dont un ancêtre participa au Combat des Trente. On n'en est pas certain. Tu sais que la généalogie n'était pas une science exacte au Moyen Âge. Jehan de Coetmen avait le droit de cuissage, ce qui brouillait les cartes. Une chose dont on est sûrs, c'est que Jehan aimait faire trotter sa monture, son destrier percheron, du côté de Coat-Gour'hant...

De toute façon, Karim, je saurai si tu as compris ce que je t'ai dit. Si « la Dêche » te demande de venir courir après le ballon au Stade de France devant 80.000 spectateurs, si je te vois chanter la Marseillaise comme un pinson à la saison des amours, c'est que j'aurai eu tout bon. Si tu ne le fais pas et s'il te reste quelques pièces de monnaie, je te conseille d'acheter le livre « L'Histoire pour les Nuls ». Tu n'as qu'à prendre les deux versions, celle en français et celle en espagnol.

Pour ma part, comme je parle la langue de Cervantès comme une vache espagnole, je te salue en latin : « Vale », ce qui veut dire : Porte-toi bien. À cet été peut-être, à Truzugal...

Ton admirateur Sherlock



Jean-Paul Simon ◆

Depuis que j'ai fait leur connaissance, en juin 2012, au tout début de ma présence à Beaugency, ils n'ont eu de cesse, sachant mon amour pour Pierre Michon, de me parler des *Rencontres de Chaminadour*. C'est sous ce nom que Marcel Jouhandeau dissimula, en 34, la ville de Guéret où il était né. En 2006, Michon et Hugues Bachelot, petit-neveu de l'auteur très condamnable du «*Péris juif*» (1937), lancèrent cette manifestation littéraire qui en était, cette année, à sa 12^{ème} édition. Parmi les écrivains invités précédemment, Julien Gracq, Jean Échenoz, Pascal Quignard, Olivier Rolin... et, récemment, Mathias Énard ou Maylis de Kerangal.



Mes délicieux amis loirétains Mimi et Renzo m'ont cette année convié à les accompagner. Aux Rochelas, à une trentaine de Guéret, se trouve la maison familiale qui nous accueillit. Je n'étais jamais allé dans la Creuse. J'y ai découvert la campagne dont on ne peut que rêver, un bocage verdoyant, joliment vallonné, avec des hameaux jetés çà et là dont beaucoup de volets restent opiniâtement fermés, désertification oblige.

Les deux journées du jeudi 15 et du vendredi 16 septembre furent très denses, au centre culturel Fayolle : tables rondes, débats, lectures... mais la plus belle surprise fut, pour moi, d'y retrouver mon tout premier éditeur – et surtout ami – Gérard Fournaison, un Guérétois devenu quasi Beauvaisien, le fondateur des éditions Le Lumen, un connaisseur fou de poésie. À près de quatre-vingts ans, il avait fait un déplacement qui est, bien sûr, un retour aux sources, à deux pas du



Gérard Fournaison

lycée Bourdan dont il fut élève, quelques années avant Michon. Le temps nous manqua pour rattraper quinze ans d'absence...

Le principe des *Rencontres de Chaminadour* est que l'écrivain invité se place dans le sillage d'un prédécesseur prestigieux – Énard le fit de Blaise Cendrars, de Kerangal de Claude Simon; Arno Bertina, l'invité 2017, se plaça sous la tutelle de Svetlana Alexievitch, Prix Nobel de littérature 2015. Je n'ai lu ni l'un ni l'autre...

Disons, pour simplifier, que le jeudi fut consacré à la romancière ukrainienne (de nationalité biélorusse) et le lendemain à l'écrivain français.

Svetlana Alexievitch n'avait pu, malheureusement, faire le déplacement. Ce fut donc son éditeur français, Michel Parfenov (Actes Sud), qui évoqua sa personnalité et son œuvre. Une œuvre profondément originale qui repose sur le témoignage. Cela tient à son



activité professionnelle de journaliste et, pour les sujets abordés, à la persistance de la guerre dans les souvenirs familiaux : son père est mobilisé, deux de ses oncles y perdent la vie, sa grand-mère est dans la résistance. Ses livres sont « engagés » et, à ce titre, censurés. *« Très tôt, je me suis intéressée à ceux qui ne sont pas pris en compte par l'Histoire. Ces gens qui se déplacent dans l'obscurité sans laisser de traces et à qui on ne demande rien. Mon père, ma grand-mère m'ont raconté des histoires encore plus bouleversantes que celles que j'ai consignées dans mon livre. Ce fut le choc de mon enfance et mon imagination en a été frappée à jamais. »*

Le livre dont il fut le plus question à Chaminadour – une magnifique lecture nous fut donnée le jeudi soir – est « *La supplication* », un recueil patient de témoignages sur le drame de Tchernobyl. Il est toujours interdit en Biélorussie. Dès l'introduction, elle donne le ton : « *À la suite de l'influence permanente de petites doses d'irradiation, le nombre de personnes atteintes, en Biélorussie, de cancers, d'arriération mentale, de maladies nerveuses et psychiques ainsi que de mutations génétiques s'accroît chaque année...* » On comprend sa mise à l'index. Elle s'intéressa aussi aux récits de femmes engagées dans l'Armée rouge (« *La guerre n'a pas un visage de femme* »), aux Soviétiques qui prirent part à la guerre en Afghanistan (« *Cercueils de zinc* ») ou à l'ère post-soviétique (« *La fin de l'homme rouge* »).

Michel Parfenov insista sur la rigueur de son travail – de longs entretiens répétés – qui « *ne produit pas de légende mais se révèle d'une lucidité implacable* », « *il y a un timbre de voix dans la pensée* », « *sa syntaxe même est granuleuse* ». Plusieurs tables rondes furent organisées pour tenter de caractériser le travail de Svetlana Alexievitch, « *ni journaliste, ni historienne* » et autour du « *reportage en littérature* ». Débats assez vains à vrai dire et tenus dans une langue universitaire crispante, qui inféraient que le public avait lu les livres en question. Les seuls échanges audibles furent animés par Thierry Guichard, directeur de l'excellente revue *Le Matricule des Anges*. Il cita l'auteure biélorusse : « *Un événement raconté par une seule personne est son destin. Raconté par plusieurs, il devient l'Histoire* ».



Thierry Guichard, Stéphane Bikialo (maitre de conférence),
Yannick Haenel (écrivain), Arno Bertina (écrivain)

En fin de journée, on put entendre la langue de Svetlana Alexievitch (un extrait déchirant de « *La supplication* »), en alternance avec celle d'Antoine Volodine (extrait de « *Terminus radieux* »). La question de savoir si les écrits d'Alexievitch relevaient vraiment de la littérature fut immédiatement résolue ! Je ne m'en étonnai que davantage de la naïveté des universitaires : ne savaient-ils donc pas que mener et écrire une interview est un genre littéraire à part entière, cela s'apprend dans toutes les écoles de journalisme et s'applique dans tous les domaines, y compris en matière sportive : le quotidien *L'équipe* même renferme des splendeurs de littérature !...

La journée du samedi fut centrée sur Arno Bertina. Je l'ai dit, je n'ai pas lu cet écrivain : 42 ans, cinq romans dont les derniers sont publiés chez *Verticales* ; le dernier, « *Des châteaux qui brûlent* » (août 2017), évoque une occupation d'usine ; il collabore à diverses revues et a produit des études sur Nicolas Bouvier, Jim Morrison, François Bon... Johnny Cash.

Qu'en dire sans le recours à son écriture ?

D'abord qu'il est souriant, extrêmement sympathique et qu'il s'exprime de façon claire et précise. Ensuite qu'il ne craint pas de s'aventurer dans toutes sortes d'écritures. On en eut la preuve, la veille, avec la performance théâtrale de Julien Campani dans un monologue tiré de « *J'ai appris à ne pas rire du démon* », un texte qui évoque le destin de Johnny Cash à trois époques de sa vie. Il est ici saisi vers la fin, en pleine déchéance après que ses producteurs l'ont laissé tomber. Il apparaît à travers le délire de Rick Rubin qui s'est mis en tête de ressusciter l'idole déchu. Des reprises hallucinées alors que Johnny Cash est mourant. On est dans une performance que n'aurait pas reniée la *beat generation*. Quelque chose qui joue sur la caricature, sur les clichés, qui tire le personnage vers le mythe.





Julien Campani

On retrouva ces caractéristiques dans le débat auquel prit part Bertina. L'énoncé clinquant *« Littérature, dictature et démocratie : écrire face au pouvoir »* appelait dans mon esprit un grand retour panoramique sur les littératures de résistance mais Emmanuel Adely embraya immédiatement sur sa dernière

publication : *« Je paye »*, dans laquelle l'auteur dresse la liste, façon Pérec, de ses achats, à laquelle il juxtapose des événements, terribles ou insignifiants, survenus ce même jour. Une entreprise oulipienne qui ne vaut pas que de faire surgir le sentiment du dérisoire.

Bertina évoqua, lui, *« Des châteaux qui brûlent »*. Sa parole fut plus sensible. *« Le pouvoir n'est nulle part, il est insaisissable. On pourrait croire toute révolte impossible mais c'est précisément le discours du pouvoir. »* Bien sûr, en 68, on avait déjà dit tout cela mais Bertina n'était pas né. Il analyse son écriture avec beaucoup de pertinence : *« Il faut nommer les choses pour les sortir de soi et les dominer. C'est le travail en propre de la littérature. »*

En définitive, je reviens de ces Rencontres de Chaminadour avec une certaine déception. Le fait que les écrivains et universitaires invités soient visiblement choisis par l'invité d'honneur contribue à créer une sorte d'effet « de bande » : il y manque le choc de sensibilités étrangères, il y manque le choc de paroles divergentes. Trop d'assentiment ne peut faire surgir le débat.

La question de l'animation est directement posée : le public est exclu des réflexions qui s'échangent sur scène entre gens... d'une même « secte » (le mot est bien sûr excessif), d'un même « clan ». Il ne peut s'y retrouver. D'autant que les « animateurs » des tables rondes n'ont, à l'exception de Thierry Guichard, aucun des savoir-faire journalistiques nécessaires pour concerner un public : ni les écrivains ni leurs ouvrages ne sont présentés ni cités (aucune lecture partielle), et le public n'a aucune possibilité de questionner les intervenants. C'est une lacune essentielle.

Finalement les deux interventions qui m'ont le plus convaincu sont les « conférences », c'est-à-dire les deux prises de parole univoques, entièrement écrites et lues. La première par Marielle Macé, sous le titre emprunté à la philosophe Simone Weil : *« Cet effort littéraire qui va avec la conviction de l'égalité des vies. »* *« Affirmer que toute vie mérite considération ne tient pas au fait qu'elle est unique, mais qu'elle est égale. »* *« Même si elle n'est pas vivable, elle est vécue. »* *« Savoir reconnaître un quotidien jusque dans les vies les plus disqualifiées, c'est là qu'intervient la littérature. »*



On doit la seconde au romancier Olivier Rohe : *« Écrire la guerre »*. Il retrace en termes simples et clairs l'évolution des écritures pour dire la guerre, depuis les poèmes épiques et les chansons de geste. La guerre, avec la Révolution, devient vraiment l'affaire de la nation. La lutte entre roman et témoignage renvoie au combat entre liberté et contrainte éthique (cf. *« Guerre et littérature »*, l'essai de Georges Duhamel, 1920).

Olivier Rohe insista que le fait que *« la littérature aime les armes et les guerriers »* pour s'inquiéter du sort qu'elle fait à ceux qui ne portent pas les armes.

Le devenir de cette manifestation est incertain, en raison de l'âge de son responsable. Ce serait désolant qu'elle disparaisse mais les freins essentiels à sa continuation tiennent bien plutôt à la pluralité des horizons d'écriture des écrivains invités et au professionnalisme de ceux qui ont en charge d'animer les prises de parole. Mieux vaut des journalistes que des universitaires.

Léo Demozay ♦

1940 : L'EXPIATION DES CATHOLIQUES FRANÇAIS

L'ampleur de la défaite s'accompagne d'un désarroi général. À quoi se raccrocher ?

Nombreux sont les écrivains catholiques qui vont se raccrocher à l'Homme providentiel. En ces temps déchirés, le vainqueur de Verdun, « la divine surprise » selon Maurras, dégage des perspectives supportables. Le culte du chef est pratiquement spontané.



Maurras

« France écoute ce vieil homme qui sur toi se penche et te parle comme un père... », déclame Paul Claudel.

La propagande s'en mêle, l'excès de désespoir exalte le culte.

Mieux encore, d'aucuns qui hier encore glorifiaient les vertus démocratiques, exigent aujourd'hui une « Révolution nationale ».

L'Église voit dans la défaite une épreuve divine. Jacques Péret dans son *Caporal épinglé*, témoigne de l'état d'esprit dans les camps de prisonniers :

« Prêtres et séminaristes ressortent à l'envi l'argument de la France châtiée, de la punition divine, de la Rédemption dans le malheur, etc. »

Le vide moral est ressenti partout avec un mélange d'abattement et de redressement. En 1940, la France est un pays agenouillé, peu d'hommes ont le courage de lever la tête et de résister.

Pour nombre d'intellectuels catholiques, le redressement passe par Vichy, non seulement pour les éternels représentants du parti de l'Ordre, Massis en tête avec ses cohortes de jeunes imprégnés de *L'Action française*, tels Xavier Vallat ou Thierry Maulnier, mais aussi pour maints représentants du courant démocrate-chrétien. Il semble qu'en apparence, les fractures de l'entre-deux guerres se dissipent.

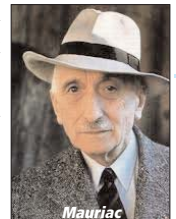
Ceux qui avaient suivi Pie XI dans la condamnation de *L'Action française* en 1926, ceux que l'attitude d'Achille Liénart, évêque de Lille, avait scandalisés lorsqu'il avait pris position contre le patronat flamand au profit des ouvriers, se retrouvent dans le grand

« Mea culpa » français avec ceux qui ont défendu les Républicains espagnols ou condamné Franco, lorsqu'ils s'étaient rendu compte que l'on pouvait être Basque catholique et Rouge.

À l'heure allemande, parmi les élites, ce sont les écrivains qui vont exercer une grande influence politique et morale. Leur évolution personnelle depuis les années trente traduit tous les mouvements de l'opinion publique.

Les disciples de Maurras et du nationalisme intégral se sont partagés entre une adhésion sans demi-teinte au fascisme païen : Brasillach, Rebatet, et un catholicisme traditionaliste qui, comme chez Henri Massis, s'efforce de concilier une philosophie thomiste à une politique de type salazariste. C'est autour de la *Revue universelle*, que ce dernier dirige, que nous retrouvons un Thierry Maulnier méfiant envers les fascismes avant-guerre et très lucide quant à l'avenir de la Révolution nationale.

Tous les traditionalistes ne peuvent plus être assimilés à la Droite nationaliste ; tels sont François Mauriac et Paul Claudel. Mauriac, ce grand bourgeois du bordelais, est de ceux qui ont pris parti contre Franco lors de la guerre d'Espagne. Attaché au libéralisme, il soutient néanmoins le Maréchal contre de Gaulle, témoin cet article publié dans *Le Figaro* le 19 juin :



Mauriac

« Le 17 juin, après que le maréchal Pétain eut donné à son pays cette suprême preuve d'amour, les Français entendirent à la radio une voix qui leur assurait que jamais la France n'avait été plus glorieuse. Eh bien, non ! Il ne nous reste d'autre chance de salut que de ne plus jamais nous mentir à nous-mêmes. »



Claudel

Paul Claudel est aussi un maréchaliste de la première heure. C'est un traditionaliste catholique qui n'a cessé d'exprimer son mépris pour *L'Action française*. En mai 1941, lors de la représentation de *L'Annonce*

faite à Marie, donnée à Vichy, il la fait précéder par la récitation de ce poème à la gloire du vainqueur de Verdun :

Paroles au Maréchal

Monsieur le Maréchal, voici cette France entre vos bras, lentement, qui n'a que vous et qui ressuscite à voix

basse.

Il y a cet immense corps, à qui le soutien si lourd et qui pèse de tout son poids.

Toute la France d'aujourd'hui, et celle de demain avec elle, qui est la même qu'autrefois!



Deux autres célèbres écrivains catholiques, hors de France au moment de la défaite, vont compter parmi les résistants de la première heure : il s'agit de Georges Bernanos et de Jacques Maritain.



Jacques Maritain est aussi un ancien ami de Maurras et de l'Action française mais, très tôt, il a été appelé par la Démocratie chrétienne. Il a même collaboré en 1936 à l'hebdomadaire

Vendredi pendant le Front populaire. Il se félicite dans un premier temps que le gouvernement de Vichy adoucisse le sort de l'occupation. Comme Bernanos, Maritain n'adhérera pas à la France libre, ce philosophe catholique en veut à la Bourgeoisie française d'avoir préféré, en 1937, Hitler et Mussolini, par anti-communisme. Il reprochait à la Droite d'avoir empêché une entente entre la France et la défunte république de Weimar.

Le cas de Mounier est révélateur de l'évolution des catholiques. Hostile à tout totalitarisme au nom du personnalisme chrétien dont la revue *Esprit* est l'organe doctrinal, Mounier se laisse séduire par les aspects communautaires et personnalistes de la Révolution nationale,



Comment est-il possible que tant de sensibilité

démocratique, tant d'intelligence, tant d'humanisme sincère se soient dévoyés au service d'un gouvernement composant avec l'ennemi, plaçant l'honneur national dans un ordre moral aux ambitions limitées? Ces hommes qui ont eu une influence considérable sur les sensibilités catholiques, célébreront bientôt le Général de Gaulle. Mais ils montrent à quel point certains ont désavoué dans leurs articles, dans leurs œuvres, le régime républicain.

L'anti-communisme catholique a, dans une large mesure, contribué à forger une union sacrée catholique de 1940,

Un autre aspect de l'anti-communisme catholique rejoint l'anti-sémitisme : «le communisme est juif». Léon Daudet, le polémiste de *L'Action française*, en fixe définitivement le style avec un talent inné pour l'amalgame destructeur. Les colonnes du journal royaliste vont distiller pendant des années que République, Judaïsme, Socialisme et Communisme sont les multiples facettes d'un complot international juif. Ces idées prévaudront à l'heure où la France sombrera dans «l'abîme» de la défaite.



La signature du Pacte germano-soviétique efface pour un temps les nuances qui sont apparues au sein de la masse catholique. Tous communient à présent dans la grande messe anti-communiste. Dans les journaux démocrates-chrétiens tels que *L'Aube*, dans la revue *Esprit*, on dénonce avec vigueur la trahison. Rouges espagnols, Basques, Juifs, apatrides.

La barbarie croissante de la répression nazie, les rafles, les exactions de la Milice éveillent les esprits ; même si la grande majorité des catholiques demeure attentiste, leurs élites s'investissent avec plus de vigueur dans la lutte.

En outre, les clivages, les limites idéologiques sont difficiles à cerner. On ne peut sans légèreté classer les militants de la démocratie chrétienne dans la Résistance et les traditionalistes antiparlementaires dans la collaboration ou dans Vichy. Combien d'anti-communistes notoires seront les premiers à rejoindre Londres ou à former les premiers réseaux! Voyez le cas de Henry Fresnay, d'Estienne d'Orves...